

« Historiquement le conflit entre la vérité et la politique surgit de deux modes de vie diamétralement opposés — la vie du philosophe telle qu'elle fut d'abord interprétée par Platon, et le mode de vie du citoyen. Aux opinions toujours changeantes du citoyen sur les affaires humaines, qui sont elles-mêmes dans un état de flux constant, le philosophe opposa la vérité sur les choses qui sont dans leur nature même éternelles et d'où par conséquent l'on peut stabiliser les affaires humaines. De là vint que le contraire de la vérité fut la simple opinion, donnée comme l'équivalent de l'illusion, et c'est cette dégradation de l'opinion qui donna au conflit son acuité politique ; car l'opinion, et non la vérité, est une des bases indispensables de tout pouvoir. «Tous les gouvernements reposent sur l'opinion», dit James Madison, et même le plus aristocratique des souverains ou des tyrans ne pourrait jamais accéder au pouvoir —la question de la conservation du pouvoir mise à part— sans l'appui de ceux qui sont du même avis. De plus, toute prétention dans le domaine des affaires humaines à une vérité absolue, dont la validité ne nécessite aucun appui du côté de l'opinion, ébranle les fondements de toute politique et de tout régime. L'antagonisme entre vérité et l'opinion fut prolongé par Platon (spécialement dans le *Gorgias*) d'un antagonisme entre la communication sous forme de «dialogue», discours approprié à la vérité philosophique, et sous forme de «rhétorique» par laquelle le démagogue, comme nous dirions aujourd'hui, persuade la multitude. (...)

Pour les hommes vivant en communauté, l'inépuisable richesse du discours humain est infiniment plus significative et riche de sens qu'aucune vérité unique ne sera jamais. La conscience de la fragilité de la raison humaine est présente dans les mots de Madison qui souligna plus d'une fois que «la raison de l'homme, comme l'homme lui-même, est timide et circonspecte quand elle est abandonnée à elle-même ; elle acquiert fermeté et confiance en proportion du nombre auquel elle est associée». Des considérations de cet ordre, bien plus que des idées sur le droit de l'individu à s'exprimer, ont joué un rôle décisif dans la lutte finalement plus ou moins couronnée de succès pour obtenir la liberté de pensée pour la parole dite et écrite. (...) La question du nombre, mentionnée par Madison, est d'une importance particulière. Le passage de la vérité rationnelle à l'opinion implique un passage de l'homme au singulier aux hommes au pluriel ; ce qui veut dire un passage d'un domaine où, selon Madison, rien ne compte sinon le «solide raisonnement» d'un esprit, à un domaine où la «force de l'opinion» est déterminée par la confiance de l'individu dans «le nombre qui est supposé entretenir les mêmes opinions» —nombre qui, soit dit en passant, n'est pas nécessairement limité à ses contemporains. (...)

Dans le monde où nous vivons, les dernières traces de cet ancien antagonisme entre vérité du philosophe et les opinions échangées sur la place publique ont disparu. (...) A penser selon la tradition, on peut se sentir habilité à conclure de cet état de choses que le vieux conflit a finalement été réglé, et spécialement que sa cause originelle, le conflit entre la vérité rationnelle et l'opinion, a disparu. Etrangement, pourtant, cela n'est pas le cas, car le conflit entre la vérité de fait et la politique, qui se produit aujourd'hui sous nos yeux à une si vaste échelle, a des traits fort semblables. Tandis que probablement aucune époque passée n'a toléré autant d'opinions diverses sur les questions religieuses ou philosophiques, la vérité de fait, s'il lui arrive de s'opposer au profit et au plaisir d'un groupe donné, est accueillie aujourd'hui avec une hostilité plus grande qu'elle ne le fut jamais. Assurément les secrets d'Etat ont toujours existé ; tout gouvernement doit classer certaines informations, les soustraire à la connaissance du public, et celui qui révèle d'authentiques secrets a toujours été traité comme un traître. Je ne m'occuperai pas de cela ici. Les faits que j'ai en vue sont connus du public, et pourtant ce même public qui les connaît peut avec succès et souvent spontanément en interdire la discussion publique et les traiter comme s'ils étaient ce qu'ils ne sont pas —à savoir des secrets. Que leur énoncé puisse s'avérer aussi dangereux que, par exemple, le fait autrefois de prêcher l'athéisme ou quelque autre hérésie semble un phénomène curieux, et il gagne en importance quand nous le rencontrons dans des pays qui sont dirigés tyranniquement par un pouvoir

idéologique. (...) Ce qui semble encore plus troublant, c'est que dans la mesure où des vérités de fait malvenues sont tolérées dans les pays libres, elles sont souvent consciemment ou inconsciemment transformées en opinions —comme si des faits tels que le soutien de Hitler par l'Allemagne ou l'effondrement de la France devant les armées allemandes en 1940 n'étaient pas de l'ordre de l'histoire mais de l'ordre de l'opinion. Puisque ces vérités de fait concernent des problèmes dont l'importance politique est immédiate, ce qui est en jeu ici, c'est cette réalité commune et effective elle-même, et véritablement il s'agit d'un problème politique de premier ordre. Et puisque la vérité de fait qui est le lot de tous semble souvent souffrir d'un destin similaire à la vérité philosophique quand elle est exposée sur la place publique —c'est-à-dire être contredite non par des mensonges et des falsifications délibérées, mais par l'opinion— il vaut peut-être la peine de rouvrir la question ancienne et apparemment désuète du rapport de la vérité à l'opinion.

Car, du point de vue du diseur de vérité, la tendance à transformer le fait en opinion, à effacer la ligne de démarcation qui les sépare, n'est pas moins embarrassante que la situation difficile et plus ancienne du diseur de vérité de l'allégorie de la Caverne de Platon. (...) Si les simples faits qu'il énonce ne sont pas acceptés —les vérités vues et attestées par les yeux du corps, et non par les yeux de l'esprit— le soupçon naît qu'il est peut-être de la nature du domaine politique de nier ou de pervertir toute espèce de vérité, comme si les hommes étaient incapables de s'entendre avec son inflexibilité opiniâtre, criante, et dédaigneuse de convaincre. Si tel devait être le cas, les choses paraîtraient encore plus désespérées que Platon ne le supposait, car la vérité de Platon découverte dans la solitude transcende, par définition, le domaine de la multitude et le monde des affaires humaines. (...) La vérité philosophique, quand elle apparaît sur la place du marché, change de nature et devient opinion, parce que se produit un véritable déplacement un seulement d'une espèce de raisonnement à un autre, mais d'un mode d'existence humaine à un autre.

La vérité de fait, au contraire, est toujours relative à plusieurs elle concerne des événements et des circonstances dans lesquels beaucoup sont engagés ; elle est établie par des témoins et repose sur des témoignages ; elle existe seulement dans la mesure où on en parle, même si cela se passe en privé. Elle est politique par nature. Les faits et les opinions, bien que l'on doive les distinguer, ne s'opposent pas les uns aux autres, ils appartiennent au même domaine. Les faits sont la matière des opinions, et les opinions, inspirées par différents intérêts et différentes passions, peuvent différer largement et demeurer légitimes aussi longtemps qu'elles respectent la vérité de fait. La liberté d'opinion est une farce si l'information sur les faits n'est pas garantie et si ce ne sont pas les faits eux-mêmes qui font l'objet du débat. En d'autres termes la vérité de fait fournit des informations à la pensée politique tout comme la vérité rationnelle fournit les siennes à la spéculation philosophique. »

Hannah ARENDT, *La Crise de la culture*, « Vérité et politique », II, éd. Folio-essais, 1972, p.296-303.

.....  
SUJET :

Dans *La Crise de la culture*, « Vérité et politique », Hannah AREDNT décrit la transformation subie par la vérité lorsqu'elle pénètre dans le champ politique du débat démocratique :

« La vérité philosophique, quand elle apparaît sur la place du marché, change de nature et devient opinion, parce que se produit un véritable déplacement non seulement d'une espèce de raisonnement à un autre, mais d'un mode d'existence humaine à un autre. (...) Si les simples faits que le diseur de vérité énonce ne sont pas acceptés —les vérités vues et attestées par les yeux du corps, et non par les yeux de l'esprit— le soupçon naît qu'il est peut-être de la nature du domaine politique de nier ou de pervertir toute espèce de vérité, comme si les hommes étaient incapables de s'entendre avec son inflexibilité opiniâtre, criante, et dédaigneuse de convaincre. (...) La liberté d'opinion est une farce si l'information sur les faits n'est pas garantie et si ce ne sont pas les faits eux-mêmes qui font l'objet du débat. »